Lecture linéaire n°10 : *Les lettres portugaises*, Guilleragues, 1669, extrait de la lettre V.

Introduction générale : C'est un roman épistolaire écrit par Guilleragues publié de manière anonyme en 1669. Ce roman rencontre un succès considérable et repose en grande partie sur l'impression d'authenticité qui s'y dégage. L'éditeur se présente comme le traducteur des lettres d'une jeune religieuse portugaise, Mariane, qu'elle adresse à son amant, un soldat français qui l'a séduite et abandonnée et qui ne lui répond plus. Dans ce roman, la jeune fille passe d'une passion intense, d'une sensualité brûlante à un détachement glacé. Le roman présente alors comme un decrescendo sentimental de la passion à la lucidité.

Introduction particulière :

Le texte proposé est un extrait de la cinquième lettre du roman. Elle est celle du renoncement et de la décision au silence. Mais cette décision ne se fait pas sans douleur ni retour en arrière. En quoi Mariane est-elle digne d'une héroïne tragique ?

Composition :

L 1 à 10 : Elle récapitule les étapes de sa passion avec lucidité.
L 11 à la fin : Elle énonce sa décision de renoncer à lui et de ne plus lui écrire.

I. L 1 à 10.

Dans le premier paragraphe de la lettre (composé d'une seule phrase), Mariane récapitule les étapes de sa passion avec lucidité.
_Elle reconnaît avoir été séduite par le jeune homme : « je demeure d'accord...la raison ». On note l'usage du « vous » qui installe une distance, marque son recul. On note un contraste entre la sérénité de l'affirmation « je demeure d'accord » avec la formule « une passion qui m'a fait perdre la raison ». **Mais reconnaître sa déraison, l'aveuglement, c'est déjà y échapper.**
_Elle dresse alors un tableau ordonné, claire, précis du passé. On remarque alors le recours aux temps du passé : « j'étais », « j'avais entendu ».
_Elle va prouver à l'homme qu'elle aime qu'il n'a remporté qu'une victoire facile : « mais vous devez en tirer peu de vanité ». La conjonction de coordination « mais » marque très nettement l'opposition.
_Elle met alors en place une véritable argumentation : « j'étais jeune...depuis mon enfance ». Elle met l'accent sur sa naïveté, sa crédulité. L'adjectif « crédule » est habilement encadré par l'adjectif « jeune » et le complément circonstanciel « depuis mon enfance ».

Il s'agit de son premier argument.
_Elle énonce ensuite un deuxième argument et évoque le climat antipathique qui l'entoure : « je n'avais vu que des gens désagréables...incessamment ». La double négation partielle et la restriction « ne que » mettent en relief l'extrême naïveté de la jeune fille. L'opposition entre son entourage et les propos de l'officier est marquée par l'adverbe « jamais » et « incessamment » qui est aussi long que les compliments qu'il lui a fait.
_La suite de la phrase énonce son troisième argument : « Il me semblait que je vous devais...apercevoir ». Marianne démontre que je vous devais...apercevoir ». Mariane démontre que son amour était une forme de reconnaissance à son amant pour l'avoir révélée à elle-même. On remarque que c'est que qu'exprime le jeu des pronoms personnels dont l'ordre s'inverse « Je-vous », « vous-me ».
_Enfin, dans un dernier argument, elle évoque les dires de l'extérieur : « j'entendais dire du bien de vous,...en votre faveur ». Les verbes « entendre », « parler », le contenu des propos qui sont très positifs « bien », « faveur », mettent en relief la réputation et les louanges extérieures du jeune homme.
_Enfin, elle dresse un bilan amer qui marque très nettement sa lucidité : « vous faisiez tout ce qu'il fallait pour me donner de l'amour ». Elle présente ici son amant comme un manipulateur, séducteur, calculateur au discours bien rôdé, comme le souligne le verbe « faire tout ».
le retour au présent et la conjonction de coordination « mais » : « mais je suis, enfin, revenue...extrême besoin » permettent à Mariane d'évoquer sa décision, celle d'oublier définitivement cet homme et sa passion qu'elle qualifie d'ailleurs d'enchantement comme si elle avait été ensorcelée. Elle est alors capable de faire preuve d'ironie, l'expression « grands secours » est une antiphrase car elle désigne l'indifférence de son amant et c'est cette indifférence qui lui a permis de renoncer à lui.

Conclusion de la première partie :
Ainsi, après avoir évoqué avec lucidité, Mariane peut enfin se tourner vers l'avenir, un avenir qu'elle évoque dans la deuxième partie de sa lettre.

II. L.11 à la fin.
La décision du renoncement et de l'oubli.
Elle énonce sa décision de renoncer à lui. Elle adopte un ton sûr : « je garderai [...] mes faiblesses ». Le futur révèle la fermeté de sa décision et la répétition du verbe « lire ».
Ne pas renvoyer toutes les lettres de rupture peut paraître

paradoxal. Pourtant, le but de sa relecture est complètement nouveau : « afin de ne retomber plus dans mes faiblesses ». Il s'agit donc de renoncer à son attitude passée et surtout de ne plus laisser aller. Mais, très vite, elle se laisse emporter par ses sentiments et ses émotions : « Ah ! Qu'elles me coûtent cher [...] que je vous eusse toujours aimé ». L'interjection « Ah », les deux exclamations, l'utilisation du conditionnel passé « j'aurais été », et les deux subjonctifs traduisent son émotion car elle imagine ce qu'aurait sa vie s'il lui avait permis de l'aimer : « souffrir ».
C'est le sens de ce verbe qui signifie accepter.
Après cette envolée lyrique, elle se reprend immédiatement : « mais souvenez-vous [...] plus paisible ». La conjonction de coordination marque une opposition. Elle le prend à parti, elle use alors d'un ton plus ferme. Elle énonce sa décision à être en repos. Il semble pourtant qu'elle souhaite se convaincre elle-même : « J'y parviendrai [...] déplaisir » comme le souligne cette formule au futur mais aussi l'évocation de son suicide en cas d'échec traduit par la formule « quelque résolution extrême », périphrase. Évoquer son suicide, c'est aussi une manière détournée de lui faire un reproche : « que vous apprendrez sans beaucoup de déplaisir ». C'est aussi une manière de réclamer un signe de sa part. Enfin, la dernière phrase de sa lettre évoque très clairement sa décision : « mais je ne veux plus rien de vous [...] tous mes divers mouvements ». Là encore, elle tente de se persuader : « il faut », « je ne veux plus » et pourtant, cette dernière phrase reste ambiguë. Le verbe « croire » est un modalisateur qui laisse entendre ses doutes, la tournure impersonnelle « il faut » montre que le personnage reste otage de sa passion. Enfin, la lettre s'achève sur une interrogation : « Suis-je obligée de vous rendre [...] mouvements ? » qui appelle encore une réponse comme si Marianne voulait conjurer le silence.

Conclusion :

Cette dernière lettre constitue le dénouement de l'œuvre, une œuvre qui s'achève de manière étonnante sur une question. Mariane, par sa solitude, par sa force, par son langage majestueux, est très proche d'une héroïne tragique. Pourtant, la jeune femme semble plutôt s'adresser à elle-même qu'à son amant. Elle rompt ici non avec lui mais avec sa passion. Ne dit-elle pas dans la lettre IV : « J'ai prouvé que vous m'étiez moins cher que ma passion ».

Questions de grammaire :

1) Quelle circonstance est exprimée dans la phrase ?
« Ah ! Qu'elles me coûtent cher et que j'aurais été heureuse *, **si**

vous eussiez souffrir que je vous eusse toujours aimé ! * ».
*proposition principale
*proposition subordonnée, complément circonstanciel de condition

2) Analysez l'interrogation dans la dernière proposition du texte.
Interrogative – affirmative – langage soutenu.

3) Analyser les négations l.4
je **n'**avais vu **que** : négation restrictive.
je **n'**avais **jamais** entendu : négation totale.

Lectures cursives pour la séquence (obligatoire car question possible à l'examen).
_***Lettres portugaises*** de Guilleragues
ou
_***La femme abandonnée*** de Balzac